

GRÂCE À DIEU OU AUX HOMMES ? ¹

Paul Löwenthal

Le philosophe de l'ULB Jacques Marx a publié dans *La Libre Belgique* du 12 mai dernier un article bien venu intitulé « Des chrétiens à qui la Grâce a manqué ? ». Il s'y étonne d'entendre des intellectuels chrétiens – il cite Gabriel Ringlet, Xavier Deutsch et Xavier Hanotte – se défendre d'être des « écrivains chrétiens » : ils seraient (seulement ?) des catholiques qui écrivent des romans. « Les chrétiens refusent de voir ce qu'ils sont » pense J. Marx avec J.Cl. Barreau. Et de s'interroger : « une vision catholique du réel existe pourtant bien ? » Et sinon, à quoi se réduit l'engagement chrétien ?

Et Jacques Marx de citer d'autres auteurs, plus anciens, qui voulaient, par exemple, que l'artiste catholique reproduise « la nature informée par la grâce ». Et de rappeler la grande tradition de Pascal à Mauriac ou Jacques Maritain. J. Marx dit ne pas comprendre la phrase « Je suis chrétien, mes romans sont littéraires ».

Appliqué ici à la littérature, le questionnement peut être élargi aux autres domaines de l'activité humaine. Économiste et catholique, suis-je (ou devrais-je être) un économiste catholique – différent, comme économiste, d'un confrère non catholique – ou un catholique qui fait de l'économie ? Et l'UCL, université catholique, doit-elle être ce que ces mots suggèrent : autre chose qu'une université non catholique, ou non chrétienne ? Ou est-ce qu'une université fondée par des catholiques doit avoir les mêmes ambitions, les mêmes critères et les mêmes modes de fonctionnement que toute autre université (digne de ce nom) ?

Je voudrais avancer une double réponse. Un oui et un non. Premièrement, oui, une université catholique ou un écrivain catholique sont d'abord une université ou un écrivain. Le principe qu'« il n'y a pas de mathématiques catholiques » s'applique – en tout cas premièrement et primordialement. Mais, deuxièmement, le fait d'être chrétien (catholique ou autre ne devrait rien y changer) fait que certaines voies devraient être exclues. On peut en suivre plusieurs : un chrétien peut, par exemple, être « de gauche » ou « de droite » – mais jusqu'à un certain point. Il y a pour le chrétien un intolérable qui serait peut-être tolérable à d'autres. Mais que bien d'autres trouveraient tout aussi intolérable !

Un peu de théologie...

Ce qui suit est extrait et résumé d'un livre qui paraîtra à la rentrée.² Une des inflexions majeures de la théologie chrétienne depuis un siècle et demi, a été de reconnaître et proclamer qu'en dépit d'une longue pratique ecclésiale, le christianisme n'est pas une doctrine. La théologie et l'anthropologie religieuse vont plus loin : le *christianisme* n'est pas une religion, nous disent Mircéa Eliade ou Jacques Ellul. Elle est une foi vécue en relation directe avec Dieu. Elle n'est pas un ensemble de rites où des prêtres, initiés et sacrés (ce qui veut dire séparés), assurent un lien mystérieux avec la divinité. Elle n'est pas non plus un ensemble de règles imposées par ces prêtres. Ni des dogmes qui nous contraindraient : ils nous sont proposés, pas imposés – cela n'aurait aucun sens.

Le *catholicisme*, lui, est une religion, car les hommes ont besoin de rites, de ministres autorisés et d'une discipline. C'est la réconciliation de cette différence qui est à la source de tensions internes à l'Église romaine. La foi et la doctrine de la foi (y compris les dogmes, ces « vérités que l'Église nous propose à croire »), ce n'est pas la même chose : la foi est vie. Le résultat est que bien des catholiques, singulièrement au nord-ouest de l'Europe (ce petit bout de chrétienté...) ont pris leurs distances par rapport aux codifications romaines, au risque – selon ceux qui les critiquent – de réduire leur foi à une éthique. Ce n'est plus Dieu qui serait au centre, c'est l'homme : tout comme chez les incroyants dont ils rejoignent (ces derniers disent : récupèrent) l'humanisme.

¹ Paul Löwenthal préside le C.I.L. Ce texte est paru dans la revue pluraliste *Vivre*, octobre 2004, p.65-70.

² *Pluralisme et État laïque : un point de vue catholique*. Bruxelles, Labor (« Quartier libre »).

L'humanisme chrétien – ou du chrétien – se singularise assurément par certains traits : un sens ultime qui éclaire et inspire les sens et valeurs concrets, même si, en raison d'un héritage judéo-chrétien commun, ils sont poursuivis aussi par d'autres, y compris incroyants.

Le christianisme met bel et bien l'homme au centre – parce qu'il croit que Dieu fait de même : création de l'homme à son image, avec sa liberté, incarnation en Jésus et en tout homme. La Bible est pleine de négociations et même de combats entre Dieu et des hommes qui n'en seront pas condamnés pour autant, au contraire : Abraham, Moïse – et surtout Jacob, qui s'appellera désormais Israël « parce qu'il a combattu Dieu et les hommes et n'en a pas été vaincu » (Gn 32,23) ! L'homme s'adresse à Dieu, qui s'adresse à l'homme. L'homme croit en Dieu, qui croit en l'homme. L'homme ne peut s'affirmer contre Dieu, puisque le désir de Dieu est que l'homme s'affirme (Paul Valadier). Ce qui est aussi vieux que St Irénée de Lyon (II^e siècle) : *Gloria Dei vivens homo*, la gloire de Dieu est l'homme vivant. Métaphysiquement, la foi chrétienne ne se réduit certes pas à un humanisme philosophique, à un anthropocentrisme radical où l'homme, et non Dieu, serait l'alpha et l'oméga en principe. Mais elle se concrétise bel et bien dans un humanisme dans la pratique, face à ses enjeux moraux.

Sauf à exclure l'absurde, la foi ne diminue pas la liberté humaine : « ce que nous attribuons à Dieu, nous l'ajoutons à l'homme » (Jean Ladrière). Pour fondamentale qu'elle soit, la référence à une vérité révélée ne diminue pas notre statut de *sujet* éthique, ni notre participation à un humanisme : nous aussi, devons *décider* de mettre du sens dans l'histoire. Ou dans la littérature, ou dans l'enseignement.

Une des implications de cette vision est une correction linguistique. On a traduit – dans les mots et dans les prêches – les « dire » de Dieu en des commandements. Depuis Vatican II et jusque dans les catéchismes que le magistère catholique publie parfois encore, il est désormais clair que Dieu n'ordonne rien, ne demande même rien : il offre tout, y compris ces « dire », des « paroles pour vivre » qui aident à comprendre ce qu'aimer Dieu et son prochain peut impliquer. Par son adhésion, le fidèle y reconnaît assurément des normes à suivre, mais son discernement libre et responsable, en conscience, reste décisif. « Reste », puisque le recours ultime à une conscience personnelle « informée et formée » est bien – en dépit et au delà de trop de pratiques contraires – la tradition catholique séculaire.

Tout cela se ramène au principe fondateur de la dignité humaine. Le croyant l'affirme du fait de sa croyance à, et en, un être humain fait à l'image de Dieu et en qui Il s'incarne. L'incroyant l'affirme – tout court, et cet acte d'éminente dignité, de prise de dignité, réalise de lui-même ce qu'il affirme : c'est l'humanisme philosophique. Dans le deux cas, nous avons affaire à une affirmation symbolique, le symbole étant pris au sens plein d'un signe qui contribue à réaliser ce qu'il signifie : sacrement (signe efficace de l'amour de Dieu) pour le croyant, principe fondateur (signe efficace d'une vocation morale) pour l'incroyant. Dans les deux cas, un acte « originel », création-grâce ou conscience-décision, renvoie à chaque être humain. Les uns et les autres communient dans leur foi en l'homme, et connaissent, pour le surplus, de mêmes divisions entre individualistes et holistes, entre optimistes et pessimistes de diverses nuances.

Sur la terre comme au ciel

Dans la pratique, cela veut dire que, non seulement il n'y pas de mathématiques catholiques, mais il n'y a pas non plus de philosophie catholique, ni de morale catholique ! La liberté de conscience qui est reconnue à l'homme en vertu de sa dignité fait droit à la différence. Si la théologie induit une anthropologie, une vision de l'homme, on admettra en revanche qu'il est des philosophies ou morales *non* chrétiennes. Mais il n'y a pas de roman catholique – entendez, une façon chrétienne de romancer (Il y a, bien sûr, des romans catholiques à la Bernanos, à la Greene ou à la Mauriac, qui se passent en milieu catholique et en dissèquent les ambiguïtés, mais un non catholique peut aussi en écrire.) Il y a seulement une manière non chrétienne de romancer, lorsque la teneur ou le message du roman va à l'encontre de valeurs professées – notamment – par les catholiques jusqu'à blesser la dignité humaine.

Il n'y a pas d'université catholique non plus, à moins de définir ainsi une université dépendant de la hiérarchie de l'Église ou comportant une faculté de théologie. La mission d'une université peut se discuter (on ferait bien de s'en occuper davantage, d'ailleurs – et pourquoi pas ensemble ?), mais il n'y a pas un modèle catholique parce qu'il n'y a pas une manière catholique de pratiquer la science, ou de philosopher.

Après une confrontation avec Rome sur ce point, voici une vingtaine d'années, des universités catholiques de Belgique, de France et des Pays-Bas ont fait ajouter un codicille à la *Magna Charta* des universités européennes. Il dit que ces universités se veulent universités d'abord, parce que telle est leur nature et leur mission, tout en veillant dans ce cadre éthique à exercer leur esprit critique en symbiose avec « les valeurs dont la communauté catholique est porteuse » – ce qui ne se limite pas au magistère.

N'y a-t-il donc plus de spécificité catholique ?

Dans un pays comme la Belgique, avec ses piliers, la question revient périodiquement. En en discutant, à propos de l'université³, nous nous sommes rendus compte que mieux valait parler d'identité que de spécificité. Celle-ci implique une différence ; celle-là pas. Et il se fait, réalité contingente dans le temps et dans l'espace, que chez nous, aujourd'hui, il n'y a guère de différence systématique. Parce que croyants et incroyants, héritiers d'une même tradition helléno-judéo-chrétienne et humaniste, nous nous rejoignons sur la plupart des enjeux : nous nous divisons en notre sein plutôt qu'entre nous. Même les exceptions sont discutables. Si on gratte un peu les arguments, notamment théologiques, invoqués par l'Église catholique, on aperçoit qu'ils reposent sur des considérations de dignité humaine et de loi naturelle, convaincants ou non mais relevant – explicitement – de la raison. Il paraît illogique, dès lors, que « partisans » et opposants à l'avortement ou à l'euthanasie se divisent suivant le clivage entre croyants (catholiques en tout cas) et incroyants.

Là est sans doute ce qui semblera le plus difficile à croire, à partir de l'expérience historique et même d'épisodes récents : c'est la raison, et une conscience « informée et formée », qui sont en jeu pour les catholiques (et pour d'autres croyants) comme pour les humanistes. Chez nous, il ne faut pas se « distinguer » comme écrivain, économiste ou université catholique : ni en principe, ni en pratique. Qu'il y ait une « vision chrétienne » (plutôt que catholique) du monde et de l'homme n'implique pas de soi une vie ou une éthique différente, dès lors que « sur cette terre », dans notre éthique, nous sommes aussi anthropocentriques que les humanistes.

³ *L'université catholique aujourd'hui. Liberté et engagements.* Louvain-la-neuve, Academia, 1994.